

LES HÉSITATIONS IDENTITAIRES
D'UN HETMAN UKRAINIEN D'APRÈS SON JOURNAL
1720-1733*

DANIEL BEAUVOIS

Philippe Orlyk est surtout connu aujourd'hui, en Ukraine, par l'exploitation abusive et mégalomane qui est faite – par quelques historiens en mal de légitimation nationale – des *Pacta et constitutiones* qu'il accorda, le 5 avril 1710, aux chefs de ses maigres troupes réfugiées à Bender, en Turquie, pour se faire élire hetman.

La France a la chance de posséder un document beaucoup plus riche que la prétendue constitution de 1710 pour dégager un portrait plus nuancé de ce personnage fascinant.

Ce document devrait tout particulièrement intéresser ceux qui, comme Roger Comtet à qui j'ai le plaisir de le dédier, se passionnent pour l'interculturalité. Par sa forme littéraire, son contenu historique et par les modes de pensée qu'il révèle, il s'inscrit dans la culture très spécifique qui s'instaura parmi les élites d'Europe de l'Est au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Peu d'œuvres montrent aussi bien l'interpénétration des courants d'idée et la symbiose culturelle qui se dessinent en cette époque baroque, notamment chez les Ruthènes, partagés entre byzantinisme et latinité.

* Ce texte est la version remaniée d'un article paru en Italie dans *Mazepa e il suo tempo, storia, cultura, societa*, red. Giovanna Siedina, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, p. 147-178.

UN TEXTE MAL CONNU

Les archives du ministère français des Affaires étrangères, à Paris, conservent ce document connu seulement de quelques spécialistes qui n'a jamais fait l'objet d'une description, ni d'une étude complète : le *Journal*¹ de Philippe Orlyk, hetman d'Ukraine, élu le 16 avril 1710 par ses 4 à 5 000 cosaques en exil à Bender – en territoire turc – où il s'était réfugié avec Charles XII de Suède et avec Stanislas Leszczyński, roi détrôné de Pologne, après la mort de son prédécesseur, le célèbre hetman Ivan Mazepa, alors que tous venaient d'être battus à Poltava (1709) par Pierre le Grand.

Si, malgré son intérêt considérable pour l'histoire des relations internationales et la civilisation du XVIII^e siècle, ce *Journal* qui couvre les années 1720-1733 est resté peu utilisé par les historiens, c'est moins à cause de la méconnaissance de la langue dans laquelle il est écrit – le polonais – ou à cause de sa taille – plus de deux mille pages – qu'en raison de l'écriture presque indéchiffrable de son auteur. C'est pourquoi, malgré l'effort financier et éditorial de l'*Ukrainian Institute* de l'université de Harvard, la publication en *fac simile* de ce monument n'a pas beaucoup fait avancer la recherche, ces luxueux volumes n'étant pas plus lisibles que l'original².

Heureusement quelques patients paléographes polonais anonymes ont, conscients de l'importance de cet ensemble, effectué, à la fin du XVIII^e siècle, une copie bien calligraphiée³ qui s'est conservée dans les archives de Cracovie et que nous avons utilisée⁴. Pourquoi l'original fut rapporté par Grégoire Orlyk, fils de l'auteur, de Constantinople à Paris, en 1741, nous le comprendrons à la fin. Disons d'abord que nous ne prétendons évidemment pas ici révéler le rôle ni l'action complète de Philippe Orlyk qui possèdent déjà une abondante bibliographie que l'on trouve dans l'excellente

-
1. Ministère des Affaires étrangères [désormais M.A.E.], Paris, Mémoires et Documents, Pologne, n° 7, 8, 9, 10, 11.
 2. *The Diariusz podrozny of Pylyp Orlyk*, Harvard Library of Early Ukrainian Literature, texts vol. V, VI, VII, éd. *fac simile* with an introduction by Omelyan Pritsak, Harvard U.P., 1988 et suiv.
 3. Selon O. Pritsak, cette copie daterait des années 1780.
 4. Archives Czartoryski, Cracovie, manuscrit n° 1977 II, 816 p., avec cachet de la bibliothèque de Pulawy (château des princes Czartoryski), ex-libris de Stanislas Zamoyski de 1804 et visa de la censure pour édition (jamais réalisée) signé de J.K. Szaniawski, Varsovie, 8 juillet 1830.

notice du *Dictionnaire biographique polonais* ⁵. Nous voudrions seulement esquisser à grands traits les particularités de ce journal. Il restera à compléter pour une édition scientifique et une étude globale. Les auteurs ukrainiens n'ont utilisé ce témoignage que de manière désordonnée et brouillonne, comme I. Borchtchak ⁶, ou de manière partielle, sélective, voire partielle, comme Oreste Subtelny ⁷ qui reste néanmoins le meilleur connaisseur. Les auteurs français anciens qui évoquent les Orlyk père et fils, comme Vandal ou Boyé ⁸ et les chercheurs plus récents comme Gilles Veinstein, Gilles Perrault ou Irina Dmitrichina ⁹ ignorent le *Journal*. Même ignorance chez les historiens anglais ¹⁰.

La première fausse piste de ce document – qui en fourmille – est son titre : *Diariusz podrozny* signifie, en polonais, *Journal de voyage*. Or, lorsqu'il quitte, le 10 octobre 1720, la Suède qui l'avait accueilli en 1714 (après la Turquie), Philippe Orlyk y est devenu indésirable depuis la paix de Nystadt avec Pierre le Grand. Il pense sans doute, en effet, qu'il va décrire seulement son départ à travers

-
5. Notice *Orlik Filip* (1672-1742) du *Polski Słownik Biograficzny*, Lettre O, p. 198-202 de la plume de J.A. Gierowski, et l'on pourra lire, à la suite, la notice *Orlik Grzegorz* (1702-1759) consacrée au fils du précédent, car leurs vies furent souvent mêlées. Cette dernière est due à E. Rostworowski, *ibid.*, p. 202-205. Une thèse française a été récemment consacrée aux Orlyk, surtout à Grégoire qui fut officier dans les troupes de Louis XV, par Irina Dmitrichina, *La Carte ukrainienne dans le jeu diplomatique français sous Louis XV : les Orlyk et la « nation cosaque »*, 2 vol., 322 et 344 p., Université de Paris I, déc. 2004. Une version abrégée a paru chez l'Harmattan en 2005.
 6. Parmi sa production aussi abondante que confuse citons Illja Borchtchak, « Get'man Pylyp Orlyk i Francija » [L'hetman Philippe Orlyk et la France] dans *Zapysky Naukovoho Tovarystva Imeny Sevcenka* (Annales de la Société Sevcenko), Lviv-Lwow, T. 134-135, 1924, p. 79-136.
 7. Oreste Subtelny, *The Mazepists : Ukrainian Separatism in the early Eighteenth Century*, New York, Columbia U.P., 1981, et traduction en ukrainien : *Mazepynci*, Kyïv, Lybid', 1994, 238 p.
 8. Albert Vandal, *Une Ambassade française en Orient sous Louis XV : la mission du marquis de Villeneuve 1728-1741*, Paris, Plon, 1887, xvi-461 p. ; Pierre Boyé, *La cour polonaise de Lunéville*, Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1926, 352 p. ; du même : *Stanislas Leszczyński et le troisième traité de Vienne*, Paris, 1898.
 9. Gilles Veinstein, « Missionnaires jésuites et agents français en Crimée au début du XVIII^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, x, 3-4, 1969, p. 414-459 et du même : « Les Tatars de Crimée et la seconde élection de Stanislas Leszczyński », *ibid.*, xi, 1970, p. 29-92. Sans parler du gros ouvrage approximatif mais vivant de Gilles Perrault, *Le Secret du roi*, Paris, Fayard, 1985, 584 p. Même la note 25, p. 23-24 de Claude Nordmann, *Charles XII et l'Ukraine de Mazepa* (Paris, 1958), qui signale qu'« un récit des voyages du comte Orlik se trouve au Quai d'Orsay » montre que son auteur ignore ce dont il s'agit.
 10. B.H. Summer, *Peter the Great and the Ottoman Empire*, Oxford, B. Blackwell ed., 1949.

l'Allemagne, la Bohême, d'où sont issus ses ancêtres, peut-être la Silésie, alors autrichienne, mais il n'imagine pas que les appuis politiques sur lesquels il compte vont lui manquer, qu'il va devoir traverser *incognito* la Pologne du sud, y cacher et y laisser sa famille, puis se décider, après une traversée de la Moldavie et faute de mieux, à redemander asile aux Ottomans qui ne l'accueilleront que pour l'assigner pendant dix ans à résidence, à Salonique, en ne lui accordant qu'une misérable pension.

Seul le premier cahier, qui s'achève le 2/13 février 1723, mérite le titre de journal de voyage. Cette seule partie a d'ailleurs fait l'objet, au XX^e siècle, d'une publication imprimée, donc parfaitement lisible ¹¹. Le reste est un journal de captivité, mais c'est beaucoup plus que cela, car l'homme est un Européen typique de l'Est, encore beaucoup plus proche du baroque sarmate, dans lequel il a été éduqué, que des Lumières à peine naissantes. Par son contenu le journal est plutôt un immense *compendium*, un grand recueil, un foisonnement de choses, une *silva rerum* qui rend autant l'esprit du temps que les réactions intimes de l'auteur à tous les aspects de la vie quotidienne ou à ce qui lui parvient de la vie internationale.

Éduqué entre la fin des années 1680 et un peu après 1690, à l'Académie Mohyla de Kyïv (Kiev), Ph. Orlyk, qui y fut l'un des champions de la rhétorique latine et polonaise, témoigne ici de la prédominance de la culture sarmate en Ukraine rive-droite, c'est-à-dire à l'Ouest du Dniepr, même si, depuis 1667 (paix d'Androusovo) l'antique capitale de l'Ukraine – à l'époque chétive bourgade – était contrôlée par les Russes. La langue polonaise qu'il emploie restera prédominante dans cette zone parmi les élites du pouvoir jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et parmi les élites de la fortune jusqu'en 1917. Il était tenté parfois, nous le verrons, de rejoindre et même de contrôler la partie majoritaire des cosaques qui avaient accepté la domination russe à l'Est du Dniepr, mais les lettres en langue ukrainienne qu'il leur adressait, pas plus que celles qu'il adressait à ceux de l'Ouest, ne sont jamais consignées dans le journal.

Les seuls axes constants de ces pages, comme de la vie de Ph. Orlyk, sont l'obsession du pouvoir à retrouver et de l'Ukraine à faire vivre, à unifier selon l'idée de Mazepa. On ne sait jamais si c'est l'intérêt personnel qui prime l'intérêt patriotique ou l'inverse,

11. *Dijarij get'mana Pylypa Orlyka* [Journal de l'hetman Philippe Orlyk] titre et introduction en ukrainien au premier des cinq cahiers parisiens (années 1720-1722), par Jan Tokarzewski-Karaszewicz, Travaux de l'Institut Scientifique Ukrainien de Varsovie, t. XVII, histoire cahier 3, 1936, 184 p.

l'identification est totale et immuable, basée sans doute sur l'idée sacrée de son élection dans la tradition de Hmielnitsky et de Mazepa. Mais tout le reste, c'est-à-dire ce qui peut concourir à la réalisation de ces deux buts, est mouvant, changeant, inconstant. Sauf en ce qui concerne sa famille – femme et enfants – qu'il chérit tendrement à distance, aucun principe moral ne guide son action qui évolue entre le masque, la feinte, le double ou le triple jeu, avec des procédés que l'on croit souvent de théâtre, mais qui se révèlent bien réels : les déguisements, les lettres chiffrées, les billets volés, les déclarations reniées, les amitiés simulées.

La forme et le style du journal – qui se présente, entre les notations personnelles, comme un vaste fourre-tout baroque où dominent les copies de lettres reçues ou envoyées, pas seulement en polonais ou en latin, mais aussi en français, avec des expressions turques, serbes, grecques ou ruthènes – semblent le reflet le plus fidèle de cette pensée retorse. Cosmopolite né, cet étrange « Européen » est un caméléon qui adopte la couleur de celui à qui il écrit. Et il écrit beaucoup. Il ne fait pratiquement qu'écrire. Il connaît le monde diplomatique de toutes les puissances qui ont à voir, de près ou de loin, avec l'Ukraine. Il garde tout, car tout peut servir à rappeler des engagements anciens, ou à compromettre un ami auquel on ne veut pas que du bien. Ainsi s'édifie, pour le bonheur de l'historien d'aujourd'hui, une archive privée, un de ces *thesaurus* qu'affectionnaient les gens du XVIII^e siècle, accumulation sans ordre (même la chronologie est souvent à rétablir) d'une histoire à recréer, telle qu'on la concevait alors, une sorte de *work in progress* qui oblige à constater la méthode incroyablement efficace de cette minuscule araignée tapie dans son exil de Salonique et qui écrit, écrit toujours, et impose à toutes les cours européennes l'idée qu'il existe bien une chose qui ne vit que dans sa tête : une « patrie cosaque », « ses » 60 000 (parfois 100 000 !) cosaques, prêts, sur un signe de lui, à se mettre au service de la puissance qui voudra bien croire que ce mythe est réalité.

Car, le journal en témoigne amplement, on y a cru. Les Russes avaient eu beau domestiquer les belliqueuses troupes de Zaporogues qu'ils contrôlaient à l'Est du Dniepr, Orlyk croyait et disait la chose temporaire. Ils avaient beau tantôt supprimer l'hetmanat, tantôt y faire nommer des fantoches à leur solde – successivement Skoropadski, Polubotok et Apostol, Orlyk vitupérait ces usurpateurs et proclamait, dans tout l'Europe, qu'il était le seul élu légitime. La grande valeur du journal est d'être la caisse d'enregis-

trement des prises en compte de l'idée ukrainienne en Europe, sur la seule foi des interventions d'Orlyk.

UN THÉÂTRE D'OMBRES

Avant de nous interroger sur l'impact du mythe développé par Orlyk et d'examiner les étapes, les acteurs et les méthodes qui marquent cette fabrication, il convient de rechercher dans le journal les traces – car il ne s'agit que de traces – de la situation réelle de ce qu'il appelle sans cesse, aux yeux de l'Europe, « *moje wojsko* », « mes troupes ». Le vague de cette appellation et son assimilation à une « nation cosaque » sont l'axe de sa rhétorique répétitive, mais ils reposent sur un quasi vide. Le souvenir des projets et des éphémères succès de Hmielnitsky et Mazepa y jouent un rôle fondamental. La sincérité d'Orlyk est ici totale : chaque année, il prie ou va à la messe pour l'anniversaire de la mort ou de la défaite de Mazepa, il rappelle souvent qu'il fut parrain de son fils, etc., mais ce que sont devenus les quelques milliers de cosaques qui le soutinrent et l'accompagnèrent jusqu'en 1714 dans son exil, il ne le sait pas exactement et se berce d'illusions quant à leur disponibilité et leur fidélité. Il sait – puisque c'est lui qui les y a encouragés – qu'ils sont partis (alors qu'il gagnait la Suède, le 25 octobre 1714) se mettre sous la protection du khan de Crimée, dans une « nouvelle Sitch ¹² » où il leur écrit fréquemment, un peu à l'aveuglette, sans trop savoir qui sera destinataire de ces lettres ¹³. Inversement, les nouvelles reçues de cette zone imprécise sont moins des informations sûres que des rumeurs ou des ragots colportés par les rares voyageurs qui peuvent venir du nord de la mer Noire vers la Macédoine. Mais ce flou ne l'empêche jamais d'affirmer que ses anciens électeurs forment toujours une force. Il suit de loin l'évolution de l'hetmanat contrôlé par les Russes : le 5 mars 1724, un marchand grec lui affirme qu'à la mort de Skoropadski, un collègue s'est arrogé tous les droits et que le colonel Polubotok a soumis les cosaques d'au-delà du Dniepr à Pierre le Grand. La nouvelle est fautive : Polubotok va mourir à Saint-Pétersbourg. Le 22 avril, encore une fautive nouvelle : quatre colonels, étant allés dans la capitale de l'empire réclamer une élection libre, ont été emprisonnés. « La fonction d'hetman d'Ukraine va être supprimée », conclut-il. Mais cela ne l'empêchera pas d'imaginer son propre retour possible. Ce n'est que quelques mois plus tard

12. Oreste Subtelny, *Mazepynsi*, op. cit., p. 108.

13. *Dijarij get'mana...*, op. cit., p. 59, 96, 124, 142.

qu'un moine pèlerin de Poczajow, allant à Jérusalem, passé par Kiev, lui dira que Polubotok a péri, tandis qu'un autre visiteur de Kiev le prétend en Sibérie ¹⁴. Deux ans plus tard, lorsque le métropolite du mont Athos lui propose de le faire passer, déguisé, sur les terres du khan en compagnie d'un moine, il trahit l'incertitude où il est d'y trouver des partisans : le printemps 1727 ne sera pas une période propice car tous les cosaques, répond-il, seront dispersés pour aller pêcher dans les rivières et il ne trouvera personne ¹⁵... Peu après, des religieux en pèlerinage lui racontent ce que Moscou fait endurer aux cosaques qui refusent son pouvoir : ils creusent un canal entre le lac Ladoga et la Volga, n'ont que de la farine mélangée à de la chaux ou vont combattre les Persans au Caucase, d'où ils ne reviennent pas. Tous les cadres sont emprisonnés et remplacés par des Russes, des Valaques ou des Serbes ¹⁶. Tout cela n'était pas de nature à laisser le moindre espoir. Pourtant nous verrons qu'à ses correspondants européens il présentait un tableau de l'Ukraine aux tout autres couleurs. Lorsqu'il lut dans les gazettes d'Amsterdam que Pierre II venait de permettre à nouveau l'élection, mais que celle-ci avait été favorable à Danilo Apostol ¹⁷, il n'eut plus, jusqu'en 1734, qu'invectives haineuses pour ce « misérable Valaque », mais sans renoncer à ses « droits ». En 1728, l'évêque de Galata, qui était allé quêter en Ukraine, l'assura que son armée était encore nombreuse, qu'il avait vu des hommes pleurer à l'évocation de son nom. Des moines du mont Athos lui affirmèrent que Pierre II était prêt à permettre son retour en Ukraine et cela lui sembla, naturellement, avoir *partem veritatis* ¹⁸, mais que pouvait-il savoir de précis sur l'état des esprits et la situation politique de la cosaquerie alors que, pendant toute l'année 1729, il ne put noter dans son journal qu'une seule vague information, donnée par un Grec à son secrétaire-factotum Karol, disant que « son armée zaporogue » était passée « de l'ancienne Sitch dans la nouvelle », ce qui ne signifiait proprement rien ? Qu'à cela ne tienne, on le voit alors passer deux longues semaines à envoyer des harangues à cette prétendue armée en général et à son ataman en particulier, lettres qu'il confie à Ivan, l'un de ses serviteurs dépêchés sur place en secret ¹⁹. L'absence totale de copie de ces

14. *Diariusz*, notations des 4 octobre et 1^{er} décembre 1724.

15. *Ibid.*, 2 novembre 1726.

16. *Ibid.*, 28 mars 1727.

17. *Ibid.*, 7 novembre 1727.

18. *Ibid.*, 18 juillet et 9 août 1728.

19. *Ibid.*, 26 mars et 27-28 juin 1729.

courriers aux cosaques, dans le journal, pose problème : ne trahit-elle pas la conscience que ce général s'adresse à des fantômes ?

Des fantômes, peut-être pas tout à fait, mais des hommes très éloignés des sentiments qu'il leur prête, assurément. Au début de 1730, un évêque parti, encore une fois, quêter des offrandes dans la nouvelle Sitch et y porter une des harangues de l'ancien hetman, fait le récit de l'accueil qu'on lui a réservé. La lettre en question n'a pu être lue, raconte l'évêque, que le lendemain de son arrivée : on a attendu que tout le monde fut dessoûlé. Si quelques-uns ont écouté les paroles de leur chef, retenu si loin d'eux, avec respect et en se découvrant, remerciant de n'être pas oubliés, une majorité d'agitateurs (des ivrognes, dit l'évêque, mais leur nombre est inquiétant) ont attaqué l'ecclésiastique et ses accompagnateurs, puis les ont chassés, malgré leurs pleurs et supplications. Si bien que ceux-ci ont dû fuir en pirogue, abandonnant leurs ornements sacerdotaux. Par la suite, l'ataman a puni et exécuté les meneurs. Il a fait rapport au khan qui a approuvé. Ces événements consignés dans le journal ²⁰, cachent mal le désordre qui régnait, les désaccords qui se creusaient entre les cosaques de l'Ouest du Dniepr, de plus en plus dépendants du khan. Cette piteuse situation n'empêcha pas Orlyk de se présenter – nous allons y revenir – en puissant recours possible auprès des différents protecteurs potentiels qu'il sollicitait alors, ni son fils Grégoire d'aller vanter le pouvoir de son père au khan.

Les éclairs de lucidité à ce sujet sont rares dans le journal qui laisse, globalement, l'impression que son auteur croyait ce qu'il disait à tous de son grand pouvoir, mais parfois l'évidence de la réalité se glissait entre les pages. Ainsi, après l'énorme bouffée d'exaltation et les plans les plus fiévreux pour sa libération, lors de la visite incognito que lui rendit son fils, à la fin du printemps 1730, il écrivait en chiffres à Grégoire, parti pour Istanbul, puis recopiait en clair : « Je ne suis pas, grâce à Dieu, privé à ce point de raison, ni à ce point désespéré que, m'étant jeté comme un lion avec une poignée d'hommes même pas régulièrement organisés, j'aie mourir comme une mouche ²¹. » Cette lettre intime est l'une des rares où Orlyk admet ses limites. Il sait, dit-il, que ses moyens financiers et ses munitions sont insuffisants (il n'ose dire inexistantes), qu'aucun cosaque n'ira pour lui à une mort certaine, mais il ne veut cependant pas renoncer à l'idée qui lui permet de résister à l'oppressante surveillance turque, celle d'une « révolution en Ukraine ». Ce mirage

20. *Ibid.*, 17 février 1730.

21. *Ibid.*, 18 et 21 août 1730.

devient d'autant plus indispensable qu'il est alors, aussi, le ressort et la raison d'être de toute l'action d'Orlyk fils auprès des cours de Chambord (Leszczyński) et Versailles (Louis XV).

Pris dans l'engrenage du mythe de lui-même et de ses prétendus partisans, Orlyk continue à entraîner la diplomatie européenne, turque et tatare dans une politique-fiction dont il est de moins en moins dupe, mais qui vit de sa propre logique. En juin 1732, alors que sa personne et celle de son fils sont devenues des pièces parfaitement crédibles de diverses combinaisons internationales – quel succès pour le reclus de Salonique ! – alors que la mort prochaine d'Auguste II de Pologne donne la fièvre à toutes les chancelleries, Philippe Orlyk met son fils en garde. Il glisse dans son journal la lettre qu'il lui envoie ²² pour analyser la situation générale. Alors que Grégoire s'apprête à partir en mission chez le khan, son père lui dit, en grand secret, qu'il sait que « ses troupes » penchent en réalité vers Moscou, comme celles d'Apostol. Et il énumère une série de signes qui le montrent.

Peu après, le fils tente de convaincre Philippe et, sans doute, de se convaincre lui-même : il y a bien 40 000 cosaques armés qui l'attendent. Leur ataman s'appelle Ivaniets, les autres chefs sont Panajoty et un certain Vassili. Tous les trois assurent la direction à tour de rôle. Le khan les aime beaucoup, il leur a donné un grand espace et des libertés ²³... Le captif de Salonique ne demanderait pas mieux que de croire ces fables. Il écrit à Grégoire, le 20 octobre 1732 ²⁴, qu'il a, en effet, appris par deux témoins revenus d'Otchakov qu'on dit sa cavalerie meilleure que son infanterie. S'accrochant à ce rêve, il espère une mobilisation rapide, incluant même les cosaques égarés en Moldavie et ailleurs, mais quand même, il est bizarre que tous se disent peinés d'être sans nouvelles de lui. Où sont passées les lettres, s'interroge-t-il, qu'il n'a cessé de leur écrire depuis des années ?

Le voile était sur le point de se déchirer. Tandis que Grégoire, justifiant sa mission, allait raconter au khan que ces restes incertains des cosaques de la nouvelles Sitch ne souhaitaient rien tant qu'un rattachement pur et simple à la Crimée et qu'il s'en vantait imprudemment à son père, de Constantinople, en décembre 1732, il venait enfin d'avoir l'occasion de s'informer précisément sur l'état où se trouvait ce prétendu fer de lance de la « révolution d'Ukraine ». Sa

22. *Ibid.*, 22 juin 1732.

23. *Ibid.*, 12 août 1732.

24. *Ibid.*, lettre reproduite le 26 novembre 1732.

description vaut d'être citée dans son français un peu hésitant mais non moins savoureux ²⁵ :

Les cosaques zaporoviens sont si avilis qu'ils ne se souviennent plus de leur état passé et de leur réputation.

Il y a environ deux mille hommes qui se trouvent bien. Ivaniets les commande. On dit beaucoup de ses richesses. On compte cependant, au juste prix, près de quarante mille hommes de bons cosaques bien armés, mais qui sont la plupart dispersés en Bessarabie, Moldavie et la Crimée. Ils font toujours la même vie de vagabonds. On pourra former ici un bon régiment de gens robustes et propres pour la guerre, mais la plupart sont des misérables qui font passer tout ce qu'ils gagnent par le gosier.

Je me suis entretenu avec plusieurs de ces gens et j'ai compris que leur chef ne leur est point inconnu. Il y en a même qui m'ont dit qu'on prie Dieu tous les jours pour lui et qu'ils ignorent s'il est en vie ou non. Ce n'était point du temps [*sic*], ni de la raison d'en parler. Tout ce que je comprends [est] que le Khan les traite comme ses sujets. Ils souffrent quelquefois des avanies. Pour celui d'aujourd'hui, il les ménage plus, mais son prédécesseur les a très mal traités...

Lorsque, Auguste II de Pologne étant mort, le 1^{er} février 1733, la conjoncture internationale sembla rendre à Orlyk et à « ses » cosaques un rôle stratégique contre la Russie, la France et la Suède soutinrent plus que jamais Leszczynski et leur alliée, la Turquie, rendit un peu de liberté à l'ancien hetman. La tsarine Anna Ivanovna n'eut aucun mal à le neutraliser : elle acheta à prix d'or les quelques soudards sur lesquels il avait bâti de si grands contes et de si fallacieux espoirs. Il n'eut plus la force de continuer son journal, qui s'arrêta là, et mourut à Jassy, en 1742, sans avoir quitté le territoire turc.

LES SINUOSITÉS D'UN MACHIAVEL

Ayant ainsi évalué la base concrète du mythe des cosaques de l'Ukraine rive droite susceptibles de rester hors de l'orbite moscovite et reconnu son caractère illusoire, tentons de voir maintenant par quels moyens ce mythe acquit une force autonome et fonctionna comme une réalité.

Alexandre I^{er} avait coutume de dire, au début du XIX^e siècle, que les Polonais étaient prêts à vendre leur âme au diable pourvu qu'il les conduisît à la restauration de leur patrie. La formule pourrait aussi bien s'appliquer à l'Ukrainien Philippe Orlyk, au début du

25. Passage du premier récit que Grégoire fit à son père de sa mission en Crimée, écrit à Bakhtchissaraï le 23 septembre 1732 et reçu le 5 janvier 1733.

XVIII^e siècle. Aussi inconsistantes que fussent les forces qu'il disait posséder et diriger, il fait peu de doute, que toutes les lettres et le discours multiforme dont il a laissé le témoignage dans son journal, doivent être pris – à côté d'autres documents déposés dans les archives d'Europe dont nous parlerons très peu ici – comme le fondement de l'irrédentisme ukrainien, comme la preuve qu'une Ukraine-terre de liberté se mit à vivre, dans la conscience des diplomates et des politiciens d'abord, puis dans une frange de l'opinion, de l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire à l'immense légende de Mazepa, chez les romantiques, de Hugo à Delacroix, et bien d'autres.

Aussi dévot et attaché au christianisme que fût notre homme, il est aisé de voir en lui l'une des incarnations les plus achevées du machiavélisme, ou de cet esprit de ruse, d'intrigue, de flatterie et de trahison que l'on prête souvent à la politique du temps de la régence et de Louis XV en France. La manière désinvolte dont les alliances sont nouées et dénouées, dont les grâces sont gagnées et perdues, dont les relations les plus contradictoires sont entretenues en même temps, donne à sa politique un aspect ténébreux et florentin très éloigné de la droiture dont il se réclame. Les historiens ukrainiens ont une tendance très nette à estomper cette versatilité, voire à l'occulter, pour, comme Oreste Subtelny, présenter un hetman qui, dès son élection, ne vécut plus, pendant trente-deux ans, que « pour sauver l'Ukraine du pénible joug moscovite ²⁶ », sans parler d'I. Borchtchak, pour qui Philippe Orlyk, soigneusement débarrassé de ses nombreuses palinodies, n'est qu'« un diplomate de talent, peut-être le plus grand diplomate que l'Ukraine ait jamais eu ²⁷ ». Nous dirions plutôt que, pris comme un rat, il n'avait peut-être pas d'autre choix que de tout tenter, d'espérer fléchir au moins l'un des acteurs du jeu européen, pour retrouver son pouvoir. Son extrême prudence, sa méfiance soupçonneuse ne lui permirent jamais de le recouvrer : en l'occurrence, la mauvaise foi de ses « partenaires » n'avait d'égale que la sienne.

Il est impossible ici d'entrer dans tous les méandres de la pensée politique des Orlyk telle qu'il faudra la retracer dans un ouvrage plus large. Nous nous contenterons de choisir quelques moments du journal où les contradictions sont particulièrement flagrantes et les volte-face les plus révélatrices de duplicité.

26. Oreste Subtelny, *Mazepynci*, op. cit., p. 60, conclusion du chapitre.

27. I. Borchtchak, *Get'man P. Orlyk i Francija*, op. cit., p. 93.

L'ESPOIR D'UN PARDON RUSSE

Dans la partie imprimée du journal (années 1720-1722), ce qui frappe le plus est le non-dit. Dans cet itinéraire d'un fuyard de Suède vers la Turquie, qui se sait persécuté par Pierre le Grand, lequel fait enlever son beau-frère à Varsovie, qui connaît même Jaguzinski, l'espion de la Russie qui le poursuit sans cesse, on a déjà de nombreuses mentions – peu de documents – à des lettres adressées aux diplomates anglais, moldaves, tatars, à ses contacts circonspects avec les Français (son fils ne lui apprendra qu'en 1732 que Bonnac, l'ambassadeur auprès de la Porte, avait demandé aux Turcs qu'ils le livrassent aux Russes !), mais le document le plus saisissant de l'époque est le long mémoire accusateur contre Mazepa qu'il envoya le 1/12 juin 1721 à Stefan Javorskyj, métropolitain de Riazan, pour essayer d'obtenir le pardon du tsar²⁸. Cette dénonciation de son prédécesseur, qu'il présenta, toute sa vie, comme son modèle idéal, donne déjà la mesure de l'élasticité de sa conscience : après cela, les divers retournements qu'il confiera à son journal confirmeront seulement que le sacré n'avait pas beaucoup de sens pour lui.

L'autre fait frappant de cette partie, ainsi que le début du manuscrit inédit – jusqu'en décembre 1724 – est la presque totale indifférence à son égard, avec une ostensible réciprocité, des autorités françaises. Les consuls de Kavala, puis de Salonique, lui font moins d'honneur que les jésuites, qui lui accordent un prie-dieu spécial sur un tapis dans l'église française. Cette attitude était délibérée : Bonnac n'avait pas répondu au consul qui lui avait demandé s'il pouvait avoir des relations avec lui, alors que le consul anglais avait des ordres pour le voir régulièrement. Orlyk fut en correspondance avec l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople bien avant de l'être avec le Français, il écrivait même à Saint-Saphorin, ambassadeur anglais à Vienne, et ce fut le consul Stephenson qui l'accueillit chez lui, en mai 1724, dans le village de Galacita, pendant une épidémie de choléra²⁹. De cette période de protection anglaise, il ne résulta rien, mais lorsque l'attitude de la France à son égard se fait plus empressée, il est nécessaire de bien suivre le journal pour mesurer toute l'ambiguïté du personnage.

28. Oreste Subtelny, *Mazepynci*, *op. cit.*, p. 158 et suiv. Texte déjà reproduit en 1862 à Saint-Pétersbourg, probablement par Kostomarov dans sa revue *Osnova*. Curieusement, cette présentation de Mazepa comme le traître par excellence comme l'ont toujours vu les Russes est très peu commentée par O. Subtelny.

29. *Diariusz...*, *op. cit.*, notations du 24 mars 1723, 21 et 28 avril 1724, 9 mai 1724, 7 juillet 1724.

Le 7 octobre 1724, un nouveau consul de France arrive à Salonique, pourvu d'instructions qui, visiblement, viennent maintenant de Versailles et non de Bonnac, dont la carrière turque va d'ailleurs s'achever dans les mois qui suivent. Nous sommes au moment où le duc de Bourbon commence à songer à Maria Leszczynska comme épouse pour le jeune Louis XV. L'ancien compagnon de Stanislas ne peut plus être ignoré. Sa surprise n'est pas mince lorsque le consul lui fait demander s'il n'accepterait pas de s'occuper de sa femme à son arrivée de Marseille. Il comprend tout de suite : « C'est un faux prétexte, car les Français ne m'ont fait aucune visite jusqu'ici, en semblant redouter les soupçons de Moscou », écrit-il. Il accepte néanmoins et, le mois suivant, il est reçu pour la première fois au consulat, remercié et honoré. Quelques jours plus tard, il est invité à déjeuner, après une rencontre à la chapelle française ³⁰.

Mais le journal nous apprend quel bouillonnement complexe se produit alors dans la tête du semi-reclus. Le grand vizir Ibrahim, qui gouverne pour le sultan Ahmet III, est suspect de vouloir ordonner au khan de Crimée de livrer aux Russes tout ce qu'il possède de cosaques. Orlyk le lui reproche amèrement, dans plusieurs lettres, en gémissant sur la modicité de la pension que lui verse la Porte, mais, après deux ans de résidence forcée, il sait déjà qu'il n'a rien à attendre de ce « païen efféminé », ni de son pays, où il crève de chaleur, aussi se prend-il à rêver à nouveau, sinon d'un pardon de Pierre le Grand, tout au moins de la bienveillance de son protégé sur le trône de Pologne, Auguste II, dans le pays duquel se trouvent sa femme et ses enfants. Le même jour, il envoie quatre lettres à des dignitaires polonais, en prétendant qu'il n'est plongé dans le malheur que par amour pour sa patrie ukrainienne qu'il n'a pas voulu livrer aux Turcs. Que faire si maintenant Turcs et Russes s'entendent pour annexer l'Ukraine ? « Que je serais heureux si, sans armée et sans *bulava* (sceptre des hetmans), par la grâce de Sa Majesté Royale et de la République *in recompensam* de l'Ukraine sous protection turque que j'ai refusée, *duleis Patrio fumus*, je pouvais me chauffer au coin de mon feu ». On ne sait plus très bien si la patrie ainsi retrouvée ne devient pas la Pologne d'Auguste II ³¹.

30. *Ibid.*, 7 octobre, 4 et 12 novembre 1724.

31. *Ibid.*, lettres au voïevode de Podlachie, à l'évêque de Cracovie, au castellan de Samogitie, ainsi qu'au Père Tomasz Zaleski, recteur du collège de Stanislawow, l'intermédiaire avec sa famille, 17 décembre 1724.

Les documents conservés dans le journal montrent que l'option russe ou russo-polonaise était, à cette date, et resta au moins jusqu'au milieu de 1728, un espoir sérieux pour Orlyk, malgré l'ouverture inattendue de nouvelles et vastes perspectives.

L'année 1725 (qui constitue un trou dans le journal) fut, comme on sait, pleine d'événements importants. Pierre le Grand mourut le 28 janvier, le 5 septembre, Louis XV épousa Maria Leszczyńska, le 23 septembre se constitua la coalition de Hanovre, groupant la France, la Hollande, l'Angleterre et la Prusse contre les Austro-Russes. À Constantinople, Bonnac céda son ambassade à d'Andrezel. O. Subteny attribue à Stanislas Leszczyński la reprise de contact avec Orlyk. Il la date du 1^{er} juin 1726³². Une lecture attentive révèle qu'Orlyk avait écrit le premier à Stanislas, en 1725, sans doute pour le féliciter du mariage de sa fille et pour le sonder quant à sa fuite éventuelle vers la France. La réponse de Stanislas, datée du 19 février 1726, n'atteignit Salonique que le 26 mai et fut remise à Orlyk, par un officier français, lors de la réception avec coups de canons, bal et toasts à laquelle le consul de France l'avait convié. Stanislas assurait « l'hetman des troupes cosaques » (qui était très flatté de cette reconnaissance) de toute sa compassion pour son sort, se disait sûr que la paix russo-turque ne durerait pas, mais qu'il ne servait à rien de venir en France pour l'instant³³. Les Français semblaient informés du souhait d'Orlyk et allèrent aussitôt plus loin que Leszczyński. Le jour même de cette réception, le consul Le Blanc proposa à l'hetman de partir incognito pour Marseille et lui offrit son aide. Il retarda pour cela le départ de deux bateaux marchands.

C'est alors que se produit l'une de ces étonnantes réactions dont Orlyk est familier, mais dont on ne trouve aucun commentaire, ni même mention, dans l'historiographie ukrainienne. Orlyk refuse l'offre française en prétextant qu'il faut attendre la tournure des événements... en Perse (Turcs et Russes y collaborent à ce moment). Pur mensonge, évidemment. Il ne s'agit pas non plus de se conformer aux conseils de Stanislas. L'explication vient quelques jours plus tard : la lettre de Stanislas (l'original !) peut servir de preuve de son dévouement à la cause austro-russe. Il la confie au jésuite Cachod, pour qu'il la remette à Dierling, le résident autrichien à Constantinople. Il est ainsi sûr qu'elle sera montrée aux

32. Oreste Subtelny, *Mazepynci*, op. cit., p. 127.

33. *Diariusz...*, op. cit. Notation du 26 mai 1726 et copie de la lettre de Stanislas du 19 février.

diplomates russes de Catherine I^{re} qui va régner en Russie jusqu'en 1727. Dierling ne manque pas de le féliciter pour cette précieuse information et Orlyk ne cache pas sa joie à son ami anglais Jones (qui est à Smyrne), auquel il écrit – en français – qu'il espère la grâce de la tsarine. Rumiantsev, ambassadeur de Russie à Vienne, assure, en effet, par l'intermédiaire de Dierling, qu'il pourrait même recevoir une terre en Ukraine, s'il s'y tenait tranquille ³⁴

En octobre, le consul français, ignorant tout cela, en était encore à presser Orlyk de profiter d'un bateau pour Marseille. Il « me persuada et me contraignit presque à me casser la tête sur une lettre au roi Stanislas » confie-t-il à son journal, mais cela l'amuse : « je lui ai écrit une lettre cérémonieuse, mais entièrement fausse ». Et de citer *in extenso* ladite lettre, où il dit préférer ne quitter sa « captivité presque babylonienne » que pour aller à Chocim (Khotyn) ou à Bender, pour être plus près de « ses troupes ». Il lui souhaite de même, non sans une certaine ironie, de se rapprocher de son trône polonais perdu ³⁵. Quelques jours plus tard, on sent que toute la famille Orlyk croit aux bonnes dispositions de la tsarine. Sa femme lui écrit, de Cracovie, combien elle est heureuse de voir leur gendre, Stenflicht, partir prendre le commandement de son régiment en Courlande, sous les ordres du duc d'Holstein. Celui-ci est gendre de Catherine I^{re}. Tout semble donc concourir, lui écrit-elle, à ce que Philippe « retrouve bientôt le pouvoir de celui qui était le parrain de notre fils ». Orlyk, moins exalté, préfère encore attendre : c'est le moment où, comme on l'a vu plus haut, il refuse de rejoindre l'Ukraine sous prétexte que les cosaques sont tous à la pêche. Il sait que la fonction d'hetman a été supprimée et ne se voit pas en Mazepa ³⁶.

34. *Ibid.* Du 31 mars au 7 mai 1726, Orlyk dit qu'il n'a cessé d'écrire nuit et jour en clair et en chiffre et qu'il a expédié une dizaine de lettres très longues. La lettre de Stanislas est communiquée à Dierling le 6 juin et celui-ci le remercie le 29 juillet. Cette dernière lettre est donnée en annexe à l'année 1726, avec la réponse d'Orlyk qui, toutefois, ne trouve pas la proposition de « Mrs les ministres septentrionaux » assez « avantageuse et sûre pour moi ». Pour comble de duplicité, les annexes de l'année 1726 contiennent aussi une lettre en français... au roi de Suède, où il remercie pour l'espoir de libération prochaine qu'on lui donne également de ce côté là quant à un départ vers l'empire russe (espoir totalement fallacieux car Menšikov est contre, voir Oreste Subtelny, *Mazepynci*, p. 217, note 20).

35. *Ibid.*, notation du 26 octobre 1726. Oreste Subtelny passe toutes ces tractations sous silence, voir *Mazepynci, op. cit.*, p. 127-129.

36. *Ibid.*, 29 octobre et 2 novembre 1726. Il faut la naïveté de Borchtchak, *op. cit.*, p. 94, pour voir là un vrai rapprochement.

Le 27 octobre 1726, l'ambassadeur de France à Constantinople, d'Andrezel lui-même, use d'un subterfuge pour entrer en contact avec lui : il s'excuse de n'avoir pas répondu à la lettre que Le Blanc prétend lui avoir transmise. Orlyk s'étonne de cette démarche, où il voit bien une tentative pour « l'attirer dans son parti ». Il recopie soigneusement le texte dans son journal, expédie l'original à Dierling et, comme à Stanislas, il répond au Français – « pour ne pas paraître manquer de sens politique » – par ses jérémiades habituelles : « Monseigneur ! Assis comme sur les bords des fleuves de Babylone, dans le triste séjour où je suis exilé, » etc., mais il se limite à une vague assurance de respect !

Cet engagement pro-russe dura jusqu'à la seconde moitié de 1727, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il devint clair que la mort de Catherine I^{re}, usée par ses débauches à 43 ans, le 6 mai 1727, ne permettait plus d'attendre quoi que ce fût de la Russie. Toutefois, même en 1728, on constate encore dans le journal des traces de regret pour l'échec de cette éventualité.

LESZCZYNSKI, LE PAPE OU LES RUSSES ?

Les principaux historiens ukrainiens datent du 5 juin 1727 le grand rapprochement d'Orlyk avec Stanislas Leszczyński, en se fondant sur la lettre-fleuve que le premier adressa alors au second. Mais l'examen du journal permet d'affirmer que si cette lettre marque, en effet, un début d'inflexion, elle ne signifie pas encore un renoncement à la carte austro-russe. L'escamotage de plusieurs documents importants touche à la falsification³⁷.

Le 6 mars 1727, Stanislas, dans son style latino-polonais très proche de celui d'Orlyk, assurait celui-ci, depuis Chambord, qu'il avait recommandé sa personne aux ambassadeurs français, anglais et hollandais en leur montrant l'importance que pouvait avoir « une révolution ukrainienne comme grande diversion vis-à-vis de la Moscovie ». Même s'il recopia cette lettre et en informa son gendre Stenflucht (dont nous connaissons les contacts), il est évident qu'Orlyk avait décidé de mettre ce nouveau fer au feu. Il le dit sans ambages dans son journal, dès la réception de la lettre, le 6 mai : il souhaite de tout cœur l'amnistie et la réconciliation avec

37. Sans parler de la confusion totale de Borchtschak, qui situe cette lettre en 1726, les pages 130-131 d'Oreste Subtelny ne soulignent que l'aspect anti-russe de la lettre et surtout négligent la lettre au pape et les offres à Vienne dont il va être question ci-après.

Catherine I^{re} (il ne sait pas qu'elle meurt précisément ce jour-là), mais ne veut pas se rendre sans condition, ni s'en remettre complètement à elle. C'est alors qu'il commence à inverser le double jeu. En plus de dix pages, il stigmatise auprès de Stanislas l'action des Russes en Ukraine depuis le XVII^e siècle, ne trouve plus que des qualités à Mazepa et se dit prêt à remettre l'Ukraine « *perpetuo jure* au service de la République polonaise ». Pour cela, il accepterait maintenant de s'enfuir par la Méditerranée, mais il lui faudrait des déguisements pour, de Livourne, rejoindre « son armée ». Il lui faudrait surtout une ferme déclaration de soutien du roi de France, qu'il pourrait montrer partout en Ukraine. C'est le nouveau consul à Salonique, Bayle, qui transmet en France.

À cette lettre du 5 juin 1727, il convient d'opposer ce qu'il écrit le 13 août, suite à une lettre en français de Dierling recopiée dans le journal : Orlyk, dans sa réponse, espère que les Zaporoviens vont rompre avec les Tatars de Crimée. Il se fait fort de « les réduire à l'obéissance de Sa Majesté Russe » (c'était maintenant le jeune Pierre II qui était tsar), mais craint (quelle insolence !) qu'on ne le pense prêt à se joindre au pacte de Hanovre. Et c'est ici un nouveau comble de ruse : il veut, dit-il, dissiper ce soupçon en laissant son fils en otage à Vienne, ce même Grégoire qui, dans les années suivantes, allait devenir le pivot de l'alliance franco-turco-tatare³⁸ !

La fertilité de son imagination – on n'ose parler de son habileté – lui dicte alors de chercher encore un autre appui, apparemment paradoxal pour un orthodoxe, en la personne de Benoît XIII, le pape lui-même, et de laisser, dans son journal, pour la postérité, les quinze pages en latin qu'il lui adressa, le même jour que la lettre ci-dessus à Dierling, pour lui proposer, ni plus ni moins, de livrer toute l'Ukraine au catholicisme ! Très typique de la latinisation très poussée de la Ruthénie où, depuis 1596 (Union de Brest), le catholicisme – le plus souvent sous sa forme uniate – refoulait l'orthodoxie et marquait même de son empreinte la culture moscovite, ce plan – où l'Autriche devait jouer un rôle moteur – s'explique assez logiquement à la lumière des usages religieux d'Orlyk tels qu'ils apparaissent dans le journal. La piété de l'ancien hetman est très révélatrice du syncrétisme chrétien qui régnait à son époque et dans cette partie de l'Europe. Seuls les « maudits disciples de Luther » lui sont odieux. Pendant son long voyage, au début du journal, il fréquente toutes les églises qu'il rencontre, assiste à plusieurs offices par jour,

38. *Diariusz...*, *op. cit.*, 13 août 1727.

en alternant, si possible, le rite byzantin et le rite romain, mais ce dernier domine toujours. Arrivé en territoire ottoman, il n'a qu'imprécations contre l'islam, même si, pour survivre, il doit rendre des visites et faire milles grâces aux autorités. Mais il préfère de beaucoup l'onctuosité des jésuites français (qui apprécient la vodka) à la grossièreté mêlée de superstition des popes grecs de Salonique. Sa famille vit cachée dans un monastère catholique en Pologne. Tous les ordres monacaux catholiques lui sont familiers. En mars 1724, il note que, « pour se consoler et fuir la nostalgie », il a traduit du français en polonais quatre des six livres d'une *Histoire du schisme grec*, mais l'orthodoxie lui reste très proche. Il plaint beaucoup les moines grecs qui n'ont que quelques harengs salés à manger. Moines et pèlerins de l'Est sont toujours les bienvenus dans l'auberge où on l'oblige à résider. Le patriarche de Jérusalem est parmi ses correspondants. Sa curieuse spiritualité, qui mêle la croyance à la magie des signes du ciel et des cris des oiseaux, est aussi basée sur les nombreux textes sacrés qu'il emprunte dans les bibliothèques religieuses. Il lit beaucoup Saint Basile. Bref, il est pétri de religiosité et le carrefour de Salonique – où ne manquent pas non plus de nombreux Juifs – est propice aux élucubrations unitaires.

Il ne fait aucun doute que le mémoire au pape fut rédigé en relation étroite avec la fréquentation assidue des jésuites. L'esprit de croisade pouvait, dans une recherche désespérée d'un moyen de libération, apparaître, en 1727, aussi vivant qu'il l'était encore quarante ans plus tôt, lorsque Sobieski aidait à chasser les Turcs de Vienne. Et surtout, faisant flèche de tout bois, Orlyk était tout prêt – comme dans sa pratique quotidienne – à donner le secours de la papauté à son Ukraine.

Il précise bien que ce texte fut remis en mains propres au Père Gresset, supérieur des jésuites qui dirigeait la mission française de Salonique, pour le Père Galifet, assistant à Rome du général des jésuites pour la France. Le sort réservé à ce mémoire nous est connu par une autre source³⁹. Galifet estima, « que la matière, effectivement, regardait le bien et l'accroissement de notre Sainte Religion » et se persuada « que Son Eminence s'y intéresserait sérieusement ». Cette éminence était le cardinal de Saint Clément qui communiqua le projet au roi Stanislas. Le texte revint avec cette note (peut-être

39. « Varchavske zbirka pro Orlyka » [Moisson varsoviennne concernant Orlyk] dans *Zapysky tchina Vasylyja Velikoho* [Annales de Saint Basile le Grand], VI, 1-2, 1935, p. 201-223. Présentation de 9 lettres concernant l'accueil du mémoire d'Orlyk.

de Fleury) : « projet, à mon avis, aussi scabreux que chimérique ». Tout était dit ⁴⁰.

Ayant appris, début novembre 1727, que Pierre II avait rétabli l'hetmanat sur la rive gauche du Dniepr, mais que sa direction était donnée à D. Apostol, Orlyk ne pouvait plus compter sur un retour sous la protection russe. Dierling lui-même lui conseillait, vu ces changements en Moscovie, de chercher une protection chez les Suédois ou les membres du pacte de Hanovre. Pour le coup, l'ancien hetman, inversa le courant de ses transmissions : il envoya une copie de cette lettre de l'Autrichien à Stanislas. Son gendre Stenflicht lui-même avait d'ailleurs pris, incognito, le chemin de Chambord ⁴¹. Comme d'habitude, il garda encore plus de six mois les deux fers au feu. La disgrâce de Menšikov, son ennemi personnel, en Russie, lui fit encore vaguement espérer qu'il pourrait supplanter Apostol. Le jour même où il répondait à Stanislas et joignait la lettre de Dierling (9 avril 1728), il écrivait à ses anciens compagnons de Bender, deux Polonais ralliés aux Russes : le feld-maréchal Jan Sapięha, staroste de Bobrujsk, à qui il peignait avec emphase et exagération son rôle passé dans la constitution d'une « grande Ukraine » et au général-major Krzysztof Urbanowicz, dans le même esprit. À tous deux, il disait clairement qu'il attendait encore quelque chose des Russes. Les archives diplomatiques montrent que Golovkin, représentant de la Russie au congrès de Soissons était favorable à l'amnistie d'Orlyk et que celui-ci avait même écrit aux participants pour disposer Golovkin en ce sens. Mais ce n'est pas une raison pour, comme Borchtchak, imaginer que le congrès plaçait Orlyk plus haut qu'Apostol. Le dernier espoir confus venu du côté russe fut apporté, en août 1728, par des moines du mont Athos : Pierre II, disaient-ils, serait prêt à accorder sa protection à « son armée zaporogue » et à permettre son retour s'il favorisait la libération des quarante religieux prisonniers des Turcs en Valachie. Orlyk eût aimé y croire ⁴².

40. *Ibid.*, lettre de M. de Puęet à Stanislas, Rome, 10 janvier 1728 et note anonyme du 7 février 1728, p. 207.

41. *Dziariusz...*, *op. cit.*, 7 et 18 novembre 1727 (lettre de Dierling du 15 septembre), lettres de Stanislas et Stenflicht reçues le 22 avril 1728.

42. *Ibid.*, 22 avril 1728, lettres à Sapięha et Urbanowicz, 9 août 1728, relation des moines (voir lettres déjà citées du 18 juillet et 9 août 1728). Sur Golovkin et le congrès de Soissons, voir I. Borchtchak, *op. cit.*, p. 96-98.

DE PHILIPPE À GRÉGOIRE : LA CARTE FRANÇAISE

Le journal, cependant, permet d'affiner ce que l'on savait déjà d'après les correspondances diplomatiques (qu'il faudrait toutefois, elles aussi, mieux connaître) : cette époque fut celle où Philippe Orlyk s'orienta de manière beaucoup plus résolue vers l'Occident et rompit avec ses intrigues austro-russes. Dans la deuxième moitié de 1728, en octobre surtout, il envoie une rafale de lettres, par le canal du consul de France, aux membres du congrès de Soissons, ce qui permet un rappel, devant l'arène internationale de la cause ukrainienne et s'adresse personnellement, de nouveau, à Stanislas et surtout aux diplomates suédois : Spaar, Höpken ainsi qu'au duc de Holstein, maintenant lié à eux, au comte Bassevitz, plénipotentiaire de celui-ci, et à Stenflucht, proche également. Dans son comportement quotidien et local transparait aussi cette volonté de bien disposer les membres du pacte de Hanovre : il fait envoyer des lièvres et des perdrix aux consuls de France et de Hollande, aux jésuites, à l'*aga* local « et autres amis ⁴³ ».

L'entrée en scène de son fils Grégoire, dont il était sans nouvelle depuis trois ans, le 15 mars 1729, marque une accélération considérable des démarches françaises et, à partir de là, on peut suivre comment, progressivement, du fait de son exil qui dure, le père qui pense, échafaude, construit des combinaisons, est un peu marginalisé par son fils qui jouit d'une totale liberté d'action. Le journal, qui conserve toutes les lettres du fils, devient donc d'un intérêt double. Il a d'ailleurs, sous ce rapport, été bien exploité par Oreste Subtelný.

Hormis quelques dissonances plus tardives, le journal montre excellemment la manière dont Grégoire bâtit sa carrière sur la gloire de son père et reste fidèle à sa glorification de l'idée ukrainienne. La première et la deuxième lettre nous le peignent encore au service du roi Auguste II, il est capitaine aux ordres de Stanislas Poniatowski et de « son ami » Rzewuski, grand hetman de la couronne. Il énumère toutes les « protections » qu'il a dans ce camp qu'il va – digne fils de son père – trahir en novembre, en partant pour la France. Il informe aussi son père des deuils et chagrins familiaux, donnant un surcroît d'humanité au journal ⁴⁴. À partir de mai 1729, Philippe, de son côté, sait que sa cause est connue favorablement à Versailles : Stanislas lui fait dire qu'il a transmis sa lettre au

43. *Ibid.*, lettres envoyées le 27 octobre 1728, cadeaux du 18 novembre, après une messe chez les Français.

44. *Ibid.*, lettres reçues de Grégoire le 15 mars et le 10 avril 1729.

cardinal de Fleury, par son résident à la Cour de France. Cela l'encourage à tenter un nouveau contact avec « ses troupes ⁴⁵ ». Il obtient désormais le résultat de ses innombrables mémoires. Le verbe s'est fait chair : les cours européennes croient à une vraie puissance cosaque capable de les seconder.

Lorsque après ses deux messes orthodoxe et catholique ordinaires, le 25 septembre 1729, il reçoit du marquis de Villeneuve, nouvel ambassadeur de France à Constantinople, une lettre qui lui « offre ses services » et l'assure de son « estime et respectueux attachement », cette missive est accompagnée de la réponse écrite de Stanislas à sa lettre de 1728. Celui-ci lui confirme bien, en polonais : « J'ai ouvert les yeux de la Cour d'ici et de ses alliés ⁴⁶ ». Dès lors, le journal et les pièces qui s'y accumulent montrent comment l'ex-hetman cultive ces bonnes dispositions : Stanislas et les Français deviennent son espoir et il ne soigne plus les Suédois et les Anglais que comme des auxiliaires bienveillants. Deux occasions s'offrent à lui pour faire sa cour à celui qu'il imagine déjà roi de Pologne. Il faut d'abord remercier Stanislas pour sa lettre, si longtemps attendue. Il le fait avec des effusions toutes nouvelles, en se lamentant à propos du pouvoir que s'arrogé l'usurpateur, le paysan valaque, chez les cosaques, où il suffirait qu'il paraisse, lui, délivré de sa détention et de son esclavage, pour rétablir la discipline de ses troupes. Il glisse au passage qu'il n'a toujours pas vu l'ombre des subsides qu'il attend des alliés de Hanovre, pas plus que sa femme, si malheureuse. Peut-être la reine de France, en tant que Polonaise, pourrait avoir pitié de lui ? Maria Leszczyńska ne lui envoie rien, mais lui donne, quelques jours plus tard, l'occasion d'une deuxième lettre à Stanislas. Elle vient d'accoucher du dauphin et il ne doute pas que le futur roi de Pologne ne devienne ainsi le grand-père du futur roi de France. Des félicitations s'imposent. L'ancien champion des panégyriques n'est pas avare de superlatifs. Il peint déjà les victoires à venir et la gloire de ce dauphin qui sera à l'image de son grand-père

45. *Ibid.*, informations du grec Malaki et lettres des 27-28 juin 1729 déjà citées.

46. *Ibid.*, lettre de Stanislas du 15 mars 1729 et de Villeneuve du 5 septembre. L'appui de Stanislas est confirmé, dès l'année précédente dans un *Mémoire pour servir d'instruction au S. Michel de Villebois allant de la part du roi en Pologne pour une mission secrète*, Fontainebleau, 3 octobre 1728, M.A.E., Paris, correspondance politique Pologne, vol. 182, f. 80-91 et vol. 82, f. 92-98. La date de la lettre de Villeneuve indique que celui-ci était arrivé à Constantinople – pour trente ans ! – légèrement plus tôt que ne le dit Oreste Subtelny, *op. cit.*, p. 132, mais cet auteur retrace bien le début de la carrière de Grégoire Orlyk et l'intérêt pour Philippe que vont prendre aussi, à Varsovie, Zülich, l'ambassadeur de Suède et Monti, l'ambassadeur de France tout acquis à Stanislas.

polonais. Stanislas dut recevoir peu de compliments aussi flatteurs. Dans la même veine, Villeneuve est remercié pour son intercession, sa sollicitude est comparée sans sourciller à celle qu'avait manifestée Andrezel. Les réticences vis-à-vis de celui-ci sont bien oubliées ! À Salonique même, le consul de France l'invite à un souper pour la naissance du dauphin et les autres étrangers ne sont invités que les jours suivants ⁴⁷.

Stanislas semblait n'avoir pas beaucoup non plus à lui offrir. Il lui envoya, le 23 avril 1730, le texte d'une vieille donation de terre faite pour lui en... 1713 et où les lieux concernés (en Ukraine) étaient laissés en blanc, mais il lui réservait une surprise autrement importante : le 15 mai 1730, son fils Grégoire, incognito, sous le nom de Hag en mission secrète à Constantinople, s'arrête à Salonique pour voir son père. Les pages qui peignent ces retrouvailles, après neuf ans de séparation, sont parmi les plus belles du journal. Philippe exulte, ne se possède plus de joie. Son fils, porteur d'un passeport français, lui apporte de nouvelles félicitations de Stanislas et une aide de 500 thalers que l'ambassade versera. L'émotion et l'enthousiasme du père durent neuf jours, puis ils se séparent ⁴⁸.

Désormais la correspondance entre père et fils va s'intensifier, Grégoire agissant et Philippe inspirant. Celui-ci garde précieusement la copie de la lettre de Stanislas que Grégoire porte à Villeneuve où il insiste sur « la part que je dois prendre à la conservation et aux avantages de M. le Général Orlyk et la difficulté qu'il y a de lui procurer, dans la situation présente, autrement que par la protection de la Porte, à laquelle je suis très persuadé que vous ferez aisément comprendre de quelle importance est le Général Orlyk et sa nation. Je crois les Turcs trop éclairés pour ne pas espérer un succès favorable dans votre négociation sur ce sujet ⁴⁹ ».

Devant ce rapprochement franco-turc, Orlyk écrit au grand vizir (en latin !) et à son fils, à Constantinople, car il redoute un remède

47. *Ibid.*, deux lettres à Stanislas et une à Villeneuve, 29 octobre 1729 (datée par erreur du 9 septembre par Borchtkhak, *op. cit.*, p. 104). La lettre à Villeneuve est accompagnée d'une traduction du polonais en français de la première lettre à Stanislas « car je ne balance point que ce ne soit d'un commun accord de la cour française et de ses alliés que S.M. le Roi Stanislas eut la bonté de m'écrire en termes si expressifs pour m'obliger d'être d'intelligence avec Votre Excellence, aussi bien qu'avec M. l'ambassadeur d'Angleterre... ».

48. *Ibid.*, cette explosion d'enthousiasme, qui rappelle, par ses accents, le retour de l'enfant prodigue, est décrite au jour le jour du 15 au 24 mai 1730. C'est alors qu'Orlyk apprend la mort de Pierre II et la montée sur le trône russe d'Anna Ivanovna, nièce de Pierre le Grand.

49. *Ibid.*, Stanislas à Villeneuve, Chambord, le 29 mars 1730, copiée le 29 mai.

qui serait pis que le mal : il ne veut, en aucun cas, que la Porte se contente de le déplacer vers Otchakov, « un désert peuplé de canailles », il préférerait Chocim, où il serait proche de la Pologne. Mais, en dépit de ces craintes, sa confiance éclate dans les longues instructions, en cas de guerre avec la Russie, qu'il donne à son fils. Il s'agit d'un tour d'horizon de l'échiquier européen qui reste, il est vrai, surtout fixé sur les événements de 1709-1712, c'est-à-dire vieux de vingt ans, mais qui est plein d'alacrité belliqueuse, tellement, qu'en retour, Grégoire doit modérer son ardeur. Il lui révèle que les Français ne sont pas ignorants de ses précédents contacts avec la Moscovie et se méfient quelque peu ⁵⁰.

Dès lors, ses lettres à Grégoire comme à Stanislas, n'ont plus de cesse que de protester de sa bonne foi envers la France, et même les Turcs, mais il faut en convaincre ce « Sardanapale efféminé de vizir ». Ces soupçons sont pour lui un « coup fatal » et Villeneuve mériterait d'être admonesté par sa cour, car il lui nuit plus qu'il ne l'aide. Une lettre en latin à Fleury en ce sens, pense-t-il, pourra rétablir la « vérité ». Mais les espérances folles soulevées en mai par le passage du fils sont maintenant suivies d'une dépression. Philippe se lamente sur son sort auprès de tous ses correspondants. Son désespoir engendre une graphomanie très répétitive. Et voici Grégoire qui vient encore creuser cet abîme, par un rapport sur son impuissance à Constantinople : « Vous y verrez, Monseigneur (c'est ainsi qu'il parle à son père), la politique impénétrable de ce ministère, l'intraitable humeur du vizir et le peu d'étude et d'attention des ministres des puissances étrangères, ou plutôt leur négligence ou lâche crainte ». Il a des paroles très dures sur « l'incapacité » et la « stérilité » de Villeneuve ⁵¹.

Comme au théâtre, la scène change avec l'assassinat du vizir Ibrahim Pacha et la rencontre du khan de Crimée avec Grégoire, à Constantinople, en novembre 1730, qui expliquera sa mission à Bakhtchissaraï, début 1732. Mais, en attendant, les troubles turcs bloquent Orlyk fils à Istanbul, pour plus d'un an, jusqu'en juillet 1731, et la grande influence du nouveau khan Kaplan Giray, vieil ami de Stanislas, qui remplace Mengli Giray, lui permet d'échafauder de nouveaux plans que son père recopie le 2 novembre et le

50. *Ibid.*, notations du 25 mai au 28 juin 1730.

51. *Ibid.*, notations du 9 juillet au 28 septembre 1730, avec deux longs mémoires de Grégoire de Constantinople dont ni Robert Mantran, chapitre VIII, ni Gilles Veinstein, chapitre IX n'ont pu profiter dans l'*Histoire de l'empire ottoman*. Les critiques de Grégoire sont loin de l'harmonie des rapports peinte par I. Borchtkhak, *op. cit.*, p. 106-107.

16 décembre 1730. La dépression semble pourtant avoir duré presque toute l'année 1731, car ce n'est qu'en janvier 1732 qu'il recommence à collationner les lettres qu'il s'est remis à écrire à partir de septembre 1731. Il est possible aussi qu'avant juillet 1731 Philippe n'ait pas eu le courage de recopier les lettres de son fils puisqu'il dit qu'il correspondait par chiffre avec Constantinople.

L'écart des dates nous fait bien prendre conscience de la lenteur des voyages et des communications. Il explique aussi la facilité avec laquelle on pouvait douter et tomber dans l'impatience. En l'occurrence, Orlyk père n'avait aucune raison de se croire abandonné : son fils lui raconte, six mois plus tard, en janvier 1732, avec quels honneurs il fut traité en juillet 1731. Villeneuve l'avait fait partir pour la France avec une recommandation pour Du Guay-Trouin, lieutenant général des armées navales, commandant une escadre en visite dans les Echelles du Levant. Parti sur un bateau anglais, Orlyk fils fut transbordé à Smyrne sur le bateau du célèbre navigateur et reçu, en présence de tous les officiers, avec toutes les « bontés et politesses » que lui procurait cette recommandation. La sévérité pour Villeneuve a disparu et le jeune représentant de la nation cosaque dit son éblouissement pour ce marin « qui a fait les actions les plus surprenantes du monde ».

Pendant ce temps, Philippe ronge son frein. Il aimerait revoir son fils et serait, dit-il, ravi que Stanislas lui fasse un petit cadeau, une montre pas chère, un portrait de lui et de sa fille Maria⁵². Il ne reverra pas son fils, ni n'aura de cadeau, mais Grégoire souffle à pleins poumons dans les trompettes de son père et profite pour lui-même de cette gloire. En décembre 1731, il court de Chambord à Versailles, est reçu par Fleury, Chauvelin et la reine de France qui lui adresse, suprême privilège, un sourire complice. Louis XV l'envoie en mission secrète chez le khan de Crimée, porteur de deux lettres, l'une le recommandant à Kaplan Giray, l'autre s'adressant au khan directement. Le marchand Espinet de Marseille, envoie à Salonique quatre lettres de Grégoire à son père et des copies de six mémoires qu'Orlyk fils a rédigés pour tous les décideurs de Versailles et Chambord⁵³.

52. *Ibid.*, 10/21 janvier 1732.

53. Sous la date du 10/21 mars 1732 Orlyk père enregistre les très longues lettres des 12, 16, 23 février et du 3 mars de Grégoire. Ces lettres recourent les mémoires qui sont aux M.A.E. de Paris mais en moins cru. Ainsi, dans son mémoire à Chauvelin, garde des Sceaux. Voir Correspondance Pologne, vol. 180, f. 391-395 et 399-400. Grégoire ne cache pas sa confiance limitée dans les « troupes » de son père, il se dit conscient que « le cosaque est toujours prêt à tourner casaque » et se veut sujet polonais de Stanislas. En vantant la « dextérité » de son père, en revanche, il prépare déjà une action tataro-cosaque qui n'est pas forcément du goût de Philippe.

UN FILS TROP EMPRESSÉ AUPRÈS DES TATARS

Ces documents capitaux ont été utilisés par Oreste Subtelny et la mission de Crimée étudiée par Gilles Veinstein, d'après d'autres sources. Sans revenir sur les détails très passionnants de la correspondance contenue dans le journal, il nous paraît important de souligner un fait : Grégoire, en voulant établir le bon droit de son père sur l'Ukraine, utilisa, auprès de Stanislas et des Français, un argument anti-russe que Philippe s'était toujours bien gardé d'employer dans l'espoir de trouver un compromis avec Moscou : à savoir l'article 3 du traité du Pruth (1713), par lequel les Russes renonçaient à « leurs prétentions contre les cosaques ». Cela fournissait l'argument essentiel que Chauvelin avança pour pousser la Porte à affirmer ses droits contre les Russes et qui devait être l'un des motifs de la future guerre de Succession de Pologne.

Or, dans son exil solitaire, Orlyk père était loin de voir d'un bon œil cette façon de poser le problème ukrainien. Pour lui, tout cela n'annonçait qu'un passage de l'Ukraine sous l'entière domination des Turcs. Il conseillait aussi à Grégoire (mais il était trop tard) de ne pas parler au khan, vassal des Turcs, des projets français concernant Stanislas qui, révélait-il, n'avait pas eu une conduite très honorable en 1709-1710. Il s'était laissé acheter pour 100 000 thalers offerts par Auguste II pour ne pas rentrer en Pologne avec son armée, comme les Turcs le lui permettaient. Philippe trouvait donc cavalier que Stanislas se permît de dire à son fils aujourd'hui que « les cosaques se sont donnés à la Pologne ». Peut-être aussi le khan avait-il des engagements avec Auguste II ? La conduite de tous les khans avait toujours été perfide. L'argent corrompt tout. Tout est masque et mensonge, écrivait-il en connaisseur. Peut-être même ce khan avait-il des accords directs avec les Russes, comme au temps de Pierre le Grand, et qu'ils pouvaient « éclater comme un cheval de Troie ». Bref, on ne pouvait être plus méfiant, ce qu'il manifesta en écrivant les plus ambiguës des lettres à Poniatowski, régimentaire général d'Auguste II, à qui il parlait de son « attachement à la patrie », sans que l'on sût très bien de laquelle il s'agissait et – selon sa vieille méthode – envoyait, pour preuve de sincérité, une lettre... de l'ambassadeur d'Angleterre. Il s'agissait un peu aussi d'excuser, à tout hasard, son fils, car Poniatowski restait, officiellement, en Pologne, le supérieur hiérarchique de Grégoire ⁵⁴.

54. *Ibid.*, lettre de Philippe à Grégoire, 6 avril 1732 et à S. Poniatowski, 1^{er} mars et 16 avril 1732.

Orlyk fils, cependant, n'avait cure des réticences de son père qu'il balaya dans une longue lettre du 5 mai 1732, écrite de Smyrne, en partance pour la Crimée (reçue le 12) et dont l'essentiel était : « Tout ce que la Cour (de France) fait est une marque essentielle de ses bonnes intentions pour les intérêts du roi Stanislas et, par conséquent, pour les vôtres ». Philippe eut beau se fâcher, dire que rien n'était joué, que Dieu mettrait la couronne de Pologne sur la tête de qui il voudrait, que les intrigues russo-allemandes étaient sans doute aussi fortes que celles des Français, des Suédois et des Turcs (prémonition remarquable !), que l'alliance avec les païens n'avait jamais valu aux chrétiens que des calamités et qu'enfin, hélas, il le disait en grand secret, mais tout indiquait que « ses » cosaques penchaient vers Moscou ⁵⁵.

L'inféodation à Stanislas, si prometteuse pour le fils, était une annonce de malheur pour le père. Mais cette clairvoyance venait trop tard. Philippe Orlyk avait déclenché par son fils un processus qu'il ne contrôlait plus. Grégoire, bloqué pendant l'été 1732 à Constantinople, brûlait de partir en Crimée et croyait dur comme fer au mythe des 40 000 cosaques prêts à servir son père qu'ils avaient forgé et répandu ensemble ⁵⁶.

Si l'on remet en ordre les lettres qu'Orlyk père a placées à la fin de son journal-portefeuille avant de l'abandonner – c'est-à-dire juste à la mort d'Auguste II, le 1^{er} février 1733, date à laquelle il croit sa liberté retrouvée – on constate que son fils suivit, en Crimée, au nom des Français, une conduite très éloignée des vœux de l'ancien hetman. Arrivé là-bas fin juillet, il eut, jusque fin octobre, le loisir de constater l'état lamentable des cosaques contrôlés par le khan, (nous l'avons vu ci-dessus). Cela ne l'empêcha nullement, fort des lettres de Louis XV, pourtant très creuses, dont il était porteur, de se poser auprès de Kaplan Giray en négociateur et surtout en demandeur au nom des cosaques. Outrepasant totalement les conseils de prudence de son père, il alla jusqu'à offrir au khan, sans se préoccuper du sultan, une union de toute l'Ukraine avec la Crimée. Il est vrai que les insinuations qu'il recevait de Monti pouvaient lui laisser penser que la France tenait plus à l'alliance des Tatars qu'à celle des Turcs, mais l'initiative de Grégoire, qui se référa explicitement au traité du Pruth – dont il cherchait fébrilement à retrouver le texte – fut une démarche très osée et très personnelle.

55. *Ibid.*, lettre à Grégoire du 20 juin 1732.

56. *Ibid.*, lettres du 1^{er} juillet et du 5 août 1732, reçues le 12 août et le 8 septembre.

À peine rentré à Constantinople, Grégoire fit rapport de cette offre à son père d'une manière un peu gênée mais non moins claire : « ... je suis entré en matière de vos intérêts [auprès de Kaplan Giray, D.B.] et les ai suivis selon vos instructions, y ajoutant cependant, pour lui ôter tous les soupçons, qu'on doit être persuadé que la nation cosaque est rebutée tant de la domination moscovite que de celle de la Pologne [Stanislas semble oublié ! D.B.] et qu'elle ne peut être plus heureuse qu'étant jointe par un traité avec la domination de la Crimée et de continuer toujours leur union ; qu'il est d'autant plus des intérêts des Tartares [*sic*] de maintenir cette union, par rapport à la puissance naissante de la Moscovie... ». Grégoire allait même jusqu'à flatter les velléités d'affranchissement du khan par rapport à la Porte en dénonçant la corruption de celle-ci. Il dissipa aussi, croyait-il, la méfiance du vizir du khan, Ghazi Ali Aga, que la versatilité des mercenaires cosaques agaçait : « J'ai répondu là-dessus qu'il est vrai que le malheur de ces gens là est leur humeur turbulente et inconstante » écrivait-il, mais il avait expliqué qu'ils manquaient tout simplement d'un chef et que celui-ci ne pouvait être que Philippe. Tout cela semblait merveilleusement arrangé, le fils envoyait à son père la lettre de Louis XV l'introduisant auprès du khan, celle que Monti lui avait envoyée de Varsovie, la lettre amicale du khan à « son ami » l'ancien hetman, le tout couronné par un mot très chaleureux de Villeneuve envoyant aussi la lettre du khan ⁵⁷.

Le 8 janvier 1733, Philippe répondit au khan et à Villeneuve, mais ne put laisser ces lettres dans son journal « à cause d'un rhume et de sa toux ». Il n'y nota plus rien, pris sans doute dans le tourbillon que le retour de Stanislas en Pologne (avec Grégoire !) provoqua. Il fut happé par l'agitation toujours plus aventureuse de son fils chez les Français, les Polonais et les Tatars, mais même en 1736, c'est-à-dire lors de la guerre russo-turque, la Porte ne lui rendit pas sa liberté. Il alla mourir dans la misère, chez son ami l'hospodar de Moldavie, Constantin Maurocordato. Villeneuve et Grégoire se préoccupèrent de sauver son seul héritage, le journal, qui fut déposé à Paris et des correspondances qui, après le mariage, en 1747, de Grégoire avec Louise de Dinteville, allèrent rejoindre le château familial de celle-ci, non loin de Sedan, où elles se trouvent toujours. Jusqu'à sa mort en 1759, Grégoire Orlyk, diplomate, militaire et

57. *Ibid.*, Grégoire à son père, 23 novembre 1732, de Constantinople. Ce rapport, reçu à Salonique le 29 décembre, contenait les mêmes informations qu'un précédent, écrit à Bakhtchissaraï le 23 septembre, mais apporté à Salonique seulement le 5 janvier 1733 par les jésuites Souciet et Portini.

agent du Secret du Roi continua à entretenir dans les cours européennes l'idée de la « Nation cosaque » de son père.

De toute évidence, la prédominance des pièces diplomatiques dans ce curieux journal, qui ne mérite que partiellement son nom, montre que Philippe Orlyk travaillait pour l'histoire. Il serait trop facile de souligner son inconstance, de le traiter même de fourbe. Le monde dans lequel il vivait n'était pas plus moral que lui. L'est-il aujourd'hui ? Abstraction faite de ce jeu de masques qui oscille – comme le drame shakespearien – entre le grandiose et le dérisoire ou le mesquin, car nous n'avons pu ici donner qu'un aperçu et quelques moments de cette épaisse tranche de vie, nous retiendrons surtout la manière dont une idée nationale s'est confortée et a étrangement cheminé. Très présent dans les combinaisons de la politique internationale, dans le secret des cabinets et les plans des militaires, le mythe cosaque s'est fortifié et élaboré sous nos yeux. À vrai dire, il s'est perpétué, car Orlyk n'a cessé d'affirmer la survie d'une communauté qui était déjà en voie de disparition. À l'époque, sa voix a été entendue. Quelques milliers de mercenaires errants, aussi illusoire qu'ait été leur force, ont été très sérieusement pris en compte comme nation à laquelle il valait la peine de s'allier.

Ce mythe est l'une des composantes de l'idée de l'Ukraine. Son auteur connut l'échec, mais les mythes sont plus forts que les défaites. Le journal d'Orlyk, des Orlyk devrait-on dire, est l'un des témoignages les plus probants de la force autonome des représentations, voire des mirages, en histoire.

Université de Paris I Panthéon-Sorbonne